



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

143 | 2012
2010-2011

Bernard Guenée (1927-2010)

Jean-Marie Moeglin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1356>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : xvii-xx

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Marie Moeglin, « Bernard Guenée (1927-2010) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 27 septembre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1356>

Tous droits réservés : EPHE

BERNARD GUENÉE (1927-2010)

BERNARD GUENÉE s'en est allé au petit matin du samedi 25 septembre 2010. Foudroyé par une attaque cérébrale le dimanche précédent, il avait été transporté d'urgence à l'hôpital Sainte-Anne ; il avait d'abord paru devoir se remettre mais deux autres attaques successives enlevèrent rapidement tout espoir de le sauver. Le nombre considérable des amis, collègues et élèves de Bernard Guenée qui se pressaient dans l'église Saint-Germain-des-Prés pour la messe de ses obsèques, témoignait bien de l'émotion que cette disparition brutale a suscitée.

Bernard Guenée était né le 6 février 1927 à Rennes. Breton venu tôt à Paris, il avait gardé une certaine affectation de provincial feignant de mal maîtriser les raffinements du grand monde parisien. Il était en effet élève en terminale au lycée de Saint-Brieuc lorsque la fermeture de ce dernier par les Allemands en 1944, à la suite d'un acte de résistance, conduisit ses parents à l'envoyer poursuivre ses études au lycée Louis-le-Grand à Paris ; c'est ainsi qu'il racontait comment, tel Fabrice à la bataille de Waterloo, il avait vécu la libération de la ville en traversant Paris alors que l'on y faisait déjà le coup de feu un peu partout, soucieux, racontait-il avec son humour inimitable, de ne pas rater l'heure du repas au réfectoire du lycée Louis-le-Grand, un des rares endroits de Paris où l'on pouvait manger à sa faim car l'intendant, sentant venir la fin de l'occupation, avait décidé de consommer toutes les provisions amassées. Au terme de deux années d'hypokhâgne et de khâgne, il est reçu en 1946 à l'École normale supérieure ; après avoir obtenu l'agrégation d'histoire en 1950, il effectue un an d'enseignement au lycée de Colmar en 1951-1952. En 1952, il entre à la fondation Thiers. Ses condisciples d'alors se souviennent encore comment, tous les matins à la même heure, avec une régularité de métronome, le travailleur acharné et méthodique qu'était Bernard Guenée partait en bibliothèque ou aux archives. C'est aussi l'époque où il suit dans notre maison, le lundi après-midi, les séminaires de Robert Boutruche, alors encore professeur à l'université de Strasbourg, qui le considéra toujours comme son meilleur disciple. Après une nouvelle année d'enseignement au lycée Marceau de Chartres en 1955-1956, il devient, à l'initiative de son maître Charles-Edmond Perrin, assistant à la Sorbonne. Reconnu par les grands maîtres du moment comme un des historiens les plus doués de sa génération, sa carrière est désormais très rapide. En 1958, il est nommé à Strasbourg d'abord comme chargé de cours, puis, après son doctorat es lettres en 1963, comme maître de conférences et, en 1964 comme professeur ; il évoquait souvent cette période strasbourgeoise de sa vie qui lui avait laissé d'excellents souvenirs. En 1965, il cède à nouveau à l'insistance de Robert Boutruche et de Charles-Edmond Perrin qui cherchaient un successeur à Yves Renouard prématurément décédé et, à 38 ans, il est professeur d'histoire médiévale à la Sorbonne ; il

y restera jusqu'à sa retraite en 1995 ; entre temps, il avait été élu en 1980 directeur d'études dans notre maison ; il y donnera un séminaire auquel se retrouvaient de nombreux auditeurs parmi lesquels beaucoup des meilleurs spécialistes de l'historiographie médiévale et de l'histoire politique du bas Moyen Âge, parisiens et provinciaux, qui avaient été ses élèves et continuaient à suivre son enseignement bien après avoir eux-mêmes accédé à des postes. Il avait été invité à plusieurs reprises dans de prestigieux établissements étrangers, Yale, All Souls college à Oxford, Princeton ; il était membre depuis 1981 de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et appartenait également à la Royal Historical society.

Ce qui unissait à Bernard Guenée les nombreux élèves qu'il avait rassemblés autour de lui d'abord à Strasbourg, puis, de plus en plus nombreux, génération après génération dans ses séminaires de la Sorbonne et de l'École pratique, tous ceux qui étaient restés très proches de lui après son départ à la retraite, c'était d'abord l'admiration et même l'éblouissement qu'ils avaient ressentis lorsque qu'ils l'avaient entendu pour la première fois. Bernard Guenée a été en effet un immense historien dont le verbe captivait ses auditeurs et dont les livres ont renouvelé en profondeur l'histoire du Moyen Âge ; il a ouvert énormément de pistes que beaucoup ont ensuite reprises et reprennent encore sans toujours se souvenir qu'elles ont été ouvertes par lui.

Sa thèse d'état *Tribunaux et gens de justice dans le bailliage de Senlis à la fin du Moyen Âge (vers 1380-vers 1550)*, publiée aux Belles Lettres et soutenue en 1963 fit date. Il y montrait comment l'analyse purement descriptive des institutions judiciaires dans laquelle s'était épuisée l'historiographie antérieure passait à côté de l'essentiel ; le fonctionnement des institutions judiciaires ne pouvait être compris en dehors de son contexte social ; le Moyen Âge n'avait pas vu se former une machine judiciaire sous l'égide de pouvoirs supérieurs soucieux d'en faire l'instrument de leur prééminence. En réalité, ce sont les justiciables qui étaient les maîtres du jeu ; c'est la demande des justiciables, bref c'est la société elle-même, qui modelait les institutions judiciaires et déterminait leur fonctionnement et leur évolution. Moins de 10 ans plus tard, il publiait en 1971 son ouvrage de la collection Nouvelle Clio, *L'Occident aux XIV^e-XV^e siècles. Les États*. Il n'est pas exagéré de dire que ce livre – qui a connu six éditions et des traductions en plusieurs langues étrangères – a rénové de fond en comble et même recréé en France une histoire politique que les épigones des maîtres de l'école dite des Annales se vantaient d'avoir définitivement tuée : sur les décombres de l'histoire événementielle et institutionnelle, Bernard Guenée situait la construction de l'État comme un vaste processus de redéfinition des structures du pouvoir à l'intérieur de la société et donc un formidable enjeu pour tous les groupes sociaux. Il mettait au premier plan le dialogue qui s'était développé entre les gouvernants et les sujets. Il insistait sur l'immense effort de persuasion, de légitimation, d'élaboration et de manipulation idéologique et même de propagande qui avait accompagné l'émergence de l'État. Le secret de la réussite et de la cohésion de l'État était à chercher moins dans la force de son armée et l'efficacité de sa bureaucratie que dans sa capacité à se légitimer et c'était ce qu'il fallait continuer à étudier. L'idée de Bernard Guenée était que l'histoire, la manipulation de l'histoire et du passé aurait été un des principaux sinon le principal moyen de légitimation des pouvoirs. Il en résulte en 1980 la parution d'*Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval* ; dans ce livre, Bernard Guenée

ne s'était cependant pas contenté d'éclairer les usages et les détournements politiques de l'histoire, c'est à un réexamen global de l'écriture de l'histoire au Moyen Âge qu'il se livrait, ce qu'il appelait le travail de l'historien : de quelles sources un historien médiéval avait-il pu disposer ? comment les avait-il recopiées et agencées en les combinant, en les modifiant, en les interpolant ou en les complétant de manière plus ou moins importante. Il fournissait ainsi entre autres un éclairage majeur sur le travail des compilateurs médiévaux, le gros de l'historiographie médiévale, dont il montrait à rebours de ses prédécesseurs comment ils avaient pu écrire des œuvres nouvelles dans lesquelles il n'y avait pas une seule ligne originale. Il insistait aussi sur la diffusion des œuvres historiques, véritable baromètre de leur impact réel. Après le temps de la thèse d'état, après celui des deux grandes synthèses novatrices, va alors venir pour Bernard Guenée à partir des années 1980 le temps d'ouvrages plus ponctuels, des essais au sens noble du terme, qui parfois poursuivent un certain nombre de pistes que les deux grandes synthèses avaient ouvertes, parfois en ouvrent d'autres, cinq livres parus et un sixième laissé quasiment achevé à sa mort, soit un rythme d'un livre tous les cinq ans, plus rapide que celui de la période antérieure ; mais ce sont aussi des livres plus courts. Il y avait sans doute chez Bernard Guenée l'idée que le temps ne lui serait pas accordé indéfiniment. *Entre l'Église et l'État. Quatre vies de prélats français à la fin du Moyen Âge*, paru en 1987, mettait en évidence à partir d'une étude monographique de quatre historiens médiévaux l'étroite symbiose, institutionnelle et idéologique, qui a existé entre l'État et l'Église ; *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc d'Orléans, 23 novembre 1407*, paru en 1992, était la radioscopie d'un événement spectaculaire dont l'analyse permet d'éclairer les structures et les ressorts de la société politique de l'époque ; *La folie de Charles VI, roi bien-aimé*, paru bien plus tard en 2004 mais préparé dès les années 1980, montrait comment l'existence d'un roi fou dont la maladie était considérée comme la conséquence et l'expiation du péché de ses sujets avait finalement permis d'affermir une symbiose entre la royauté sacrée, la religion royale et l'État moderne qui n'allait pas forcément de soi. Deux ans auparavant, il avait publié en 2002 *L'opinion publique à la fin du Moyen Âge d'après la « Chronique de Charles VI » du Religieux de Saint-Denis* ; il y prolongeait les études fondamentales qu'il avait consacrées sous forme d'articles à cet historien du roi Charles VI en étudiant l'émergence d'une opinion publique au tournant des XIV^e et XV^e siècles. Enfin, en 2008, dernier livre qui sera paru de son vivant, *Du Guesclin et Froissart, la fabrication de la renommée* montrait à la fois comment très consciemment un chef de guerre d'un côté, Bertrand Du Guesclin, un auteur littéraire de l'autre, Jean Froissart, avaient mené une politique de construction de leur renommée mais aussi, et ce n'était probablement pas dépourvu d'une note personnelle, comment la qualité de l'œuvre, son succès et la renommée de son auteur pouvaient ne pas concorder. Il est sans doute trop tôt pour dresser un bilan définitif de l'apport de Bernard Guenée à l'étude de l'histoire du Moyen Âge ; il est sûr en tout cas qu'avec une poignée d'autres historiens un peu plus vieux ou un peu plus jeunes qui étaient ses amis, il l'a profondément renouvelée en France.

Mais il n'y avait pas que Bernard Guenée, le maître incomparable ; il y avait aussi l'homme, inséparable de son épouse Simonne. Sous une apparence de rudesse et même de sévérité qui impressionnait et effrayait parfois à la première rencontre, on

découvrait très vite un homme profondément intéressé par les gens, sensible à leur destin individuel ; il y avait chez lui une affection, une véritable tendresse pour ceux auxquels il avait donné son amitié ; il l'exprimait avec son humour incomparable, une drôlerie par laquelle il voulait faire comme si de rien n'était, mais chacun sentait bien combien cette amitié était profonde.

Avec sa haute silhouette un peu voûtée qui défait les années, Bernard Guinée apparaissait à ses amis comme un roc indestructible. Mais lui-même savait qu'il vieillissait ; il n'aurait pas voulu qu'on le voie diminuer peu à peu, que l'on dise un jour de lui qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même comme il se souvenait avoir éprouvé un Louis Halphen faisant encore cours, au soir de sa vie, à la Sorbonne. Cela n'aura pas été le cas ; jusqu'à la fin, il sera resté Bernard Guinée le magnifique, celui dont la profondeur de l'intelligence, le verbe, le talent de conteur continuaient à enchanter comme au premier jour où on l'avait entendu.

À la fin de son grand ouvrage de la Nouvelle Clio, il écrivait ces derniers mots « puisqu'il faut prendre congé, faisons-le sans bruit ni sans chercher à pesamment justifier un départ injustifiable » ; je ne trouve pas de mots meilleurs pour terminer mon évocation.

Jean-Marie MOEGLIN